

bruits de **COOLISSES**

NUMÉRO 70 JANVIER 2015





Edito

Bonjour,

Je vous présente à toutes et à tous mes vœux pour cette nouvelle année 2015.

La culture et la libre expression ont été mises à mal par des esprits « égarés ». Nous avons tous été surpris et blessés dans nos cœurs. Une question se pose aujourd'hui : doit-on vivre et poursuivre notre destinée avec des œillères ? Ce 11 janvier, un très long cortège de plus de 4 millions de personnes, toutes confessions, toutes générations confondues, ont adressé à nos responsables politiques un lourd silence, synonyme de gravité et d'implication. Peut-être nous faudrait-il réapprendre à se considérer les uns les autres, à s'aimer d'une façon simple et honnête ? Notre société dite évoluée devrait prouver au reste du monde que les valeurs de la République

– Liberté, Égalité et Fraternité – ne s'arrêtent pas à une simple devise mais représentent bel et bien les piliers de notre Constitution. Ces valeurs fondamentales ne doivent pas s'arrêter aux frontières, mais inonder le reste du monde de la manière la plus respectueuse, car n'oublions pas que des populations entières subissent au quotidien, dans d'autres régions du monde, la barbarie de ces «fous de Dieu». Aujourd'hui, notre monde est malade. Le laxisme de notre société, de nos hommes politiques et par extension de chacun d'entre nous, a contribué au développement de cette tumeur. Et comme pour toutes les maladies, nous sommes face à plusieurs hypothèses : soit on accepte le diagnostic et on se soigne, soit on ne veut rien entendre et on meurt. Nous devons impérativement revenir aux fondamentaux et reconsidérer nos valeurs : «Liberté» dans le respect de

chacun, «Fraternité» dans la sincérité et «Égalité» dans le partage. Une thérapie essentielle si nous voulons vivre dans un monde en harmonie... Alors, avec nos plumes, nos caméras et nos micros, contribuons avec humilité et responsabilité à participer à cet élan. Beaucoup de travail en perspective, me direz-vous ?

Belle année tout de même.

Sallah Laddi



JANVIER : RENOUVELLEMENT DES COTISATIONS ANNUELLES !
Attention, le montant est maintenant de 35€

BRUITS DE COOLISSES

Directeur de la publication :

Sallah Laddi

Maquette :

Frédéric Krøl

Relecture et correction :

Alain Daroux

Photo Couverture :

Steve Moreau "Dos à la mer"

Tiré à 1000 exemplaires
dépôt légal Préfecture N°488
N°ISSN : 1252-803X
SIRET : 40207071800026
APE : 5911C

ASSOCIATION COOLISSES
13, rue de l'Aimable Nanette
17000 LA ROCHELLE

05.46.41.88.99
coolisses@wanadoo.fr
www.coolisses.asso.fr

DOS A LA MER



A l'occasion de la sortie de « Dos à la mer », tourné à La Rochelle et auquel plusieurs adhérents de Cooli's'se ont participé, nous avons rencontré son réalisateur, Steve Moreau, qui nous parle de son film et évoque son parcours professionnel.

« Dos à la mer » est un film autobiographique ?

Je vivais dans le bassin à flot de La Rochelle sur un bateau avec mon père, ma sœur et un dogue allemand. Mon père était fou et un matin, alors que j'avais 16 ans, il a décidé qu'on partirait faire le tour du monde en bateau. Moi j'ai refusé parce qu'à l'époque, j'ai le film « Le grand bleu » qui m'a fait imploser. C'était ma vie. Je vivais ce que vivait le héros joué par Jean-Marc Barr. Je vivais sur un bateau, je n'étais entouré que de marins, privé de ma mère, j'étais un peu renfermé. Je n'arrivais pas à résoudre mon problème avec ce père qui était complètement instable. Alors, après le visionnage de ce film, je me suis mis à faire de la plongée, du mono palme mais je me suis vite aperçu que ce n'était absolument pas ma vie. Le déclic, c'était le cinéma. Pas le contenu mais le contenant. J'ai donc affronté mon père et je lui ai dit « je ne pars pas avec toi parce que je veux faire du cinéma ». Mon père a mis ma valise sur le quai et voilà, comme dans le film. Je suis rentré à la DASS, on m'a mis dans une famille d'accueil et mon père est parti. Puis, quelques années plus tard, à 18 ans, je suis reparti vivre avec ma mère ; j'ai dit à ma mère « je passe mon bac et quand je l'aurai, je partirai à Paris faire du cinéma ». Et c'est ce que j'ai fait.

Je suis entré au cinéma des Armées. J'ai tout de suite travaillé sur le festival du film de Sarlat. Puis dans une société de production multimédia et j'ai décroché mon premier film comme stagiaire mise en scène, sur le Dîner de cons de Francis Weber. Tout de suite après, j'ai créé ma maison de production avec laquelle j'ai réalisé mon premier court métrage « RIP Racing peace » que j'ai vendu à Canal et là, j'ai commencé une carrière de technicien caméra. J'ai enchaîné les films et, en parallèle, je faisais des courts métrages.

Pourquoi créer une société de production si tôt dans votre carrière ?

Depuis le départ, je voulais être réalisateur. Je ne voulais pas écrire mais réaliser. En tant que technicien, je travaillais beaucoup sur des gros films mais j'ai vite compris que si je voulais réaliser, il fallait que je me produise. C'est pour ça que j'ai créé les Films du voilier.

Revenons un instant sur « Le grand bleu ». Comment passe-t-on du contenu au contenant ? De la plongée au cinéma ?

En fait, j'ai eu un déclic. Cela arrive dans la vie pour plein de gens avec plein d'autres choses. Difficile à expliquer. C'est comme si on mettait une clef dans un contact puis d'un coup la bagnole démarre. C'est exactement ce qui s'est passé. Mais je pense que tout est lié à l'image. Depuis toujours j'ai su que j'avais quelque chose qui était lié à l'image et je pense que « Le Grand Bleu » a été un déclic par rapport à ça. Ce qui est drôle, c'est que plus tard j'ai fait « Jeanne d'Arc » avec Luc Besson. Je me suis retrouvé près de lui pendant 6 mois et demi comme assistant caméra et quand je l'ai vu travailler, comme réalisateur-cadreur, j'ai eu le sentiment que c'était ça qui était ma voie. Mais en même temps, ce n'était pas



l'envie d'être chef ou quelque chose comme ça mais le besoin de communiquer avec les gens, de pouvoir dire quelque chose. Et puis, que je fasse un Scorsese, un Krawczyk ou autre comme assistant caméra, c'est répétitif, surtout maintenant avec les caméras numériques qui n'ont aucun intérêt. Le numérique est d'une banalité, d'un ennui terrible. C'est un outil qui n'est même plus respecté par les gens. Avant, la caméra, c'était sacré ; maintenant tout le monde s'en fout.

Vous disiez plus tôt que vous aviez envie de réaliser mais pas d'écrire. Pourtant vous avez réalisé plusieurs romans !

Il y a quelques années, en 2007, un scénariste m'a écrit un scénario de long métrage. Moi je ne voulais pas écrire une ligne, ça ne m'intéressait pas du tout. Au bout d'un an et demi on n'avait toujours pas réussi à monter le film. Et un jour, mon producteur exécutif qui a 25 ans de métier, me dit : « je pense que je sais pourquoi on n'a pas réussi. Il faut que tu te mettes à l'écriture. Il faut que tu ailles chercher des choses en toi ». Moi je n'avais vraiment pas envie. Je cumulais déjà suffisamment de fonctions dans les films que je faisais. Je vivais avec le sentiment d'être un homme d'images pas de mots. Et puis, je me suis retrouvé dans un creux de carrière et je me suis souvenu de ce que disaient Claude Berry et Claude Lelouch : quand on veut faire un premier film, il faut parler de ce qu'on connaît. Et je me suis lancé dans l'écriture du « Dos à la mer ». Comme j'en voulais au cinéma, je n'ai pas voulu en faire un scénario mais un roman. Le livre était écrit en trois semaines. C'est sorti d'un seul jet. Puis je l'ai mis dans un placard, je l'ai oublié. Après je me suis remis à travailler en production pour la télé et autres. Ce n'est que plusieurs mois plus tard qu'un hasard m'a mis en contact avec les Editions Lharmattan. Je leur ai fait lire le manuscrit et ils m'ont donné leur accord une semaine plus tard pour le publier, sans toucher un mot du texte original. Comme l'accueil a été bon, j'en ai fait un scénario qui n'a eu aucun succès auprès des producteurs. Au bout d'un an et demi, on a décidé de le produire nous-mêmes. Et j'ai écrit 20 versions du scénario ! Au début « Dos à la mer » c'était « Amélie Poulain » et c'est devenu un film dardennien.



Et puis vous ne vous êtes pas arrêté là !

Non, en attendant de pouvoir réaliser « Dos à la mer », je voulais voir si j'étais capable d'en écrire un autre. J'ai donc écrit « Fin de bobine ». Puis après, j'en ai écrit un troisième, un quatrième, un livre d'entretien, un travail sur les frères Lumière... Et fin janvier, je sors « Dos à la mer, la révélation » qui parle de la véritable relation entre les deux personnages du film... en fait, mon père et moi.

Pour quelqu'un qui n'aimait pas écrire, vous semblez bien parti pour une longue carrière d'écrivain.

Ce qui est drôle, comme quoi on ne maîtrise rien dans la vie, c'est que maintenant j'adore écrire ; même si je rêve que l'on m'apporte un scénario tout prêt.



Mais alors, comment avez-vous trouvé le financement du « Dos à la mer » ?

J'ai simplement mis tout l'argent que j'avais gagné au fil des productions de la société. Je vais avoir maintenant pas loin de vingt ans de métier et ce que l'expérience des plateaux m'a le plus apporté c'est comment on économise l'argent. J'ai beaucoup de mal à trouver de l'argent mais je sais très bien le gérer. Je n'aurais jamais fait ce film sans ça. Pour ça il faut être courageux, il faut accepter le risque. Un film, on sait quand on le commence mais pas quand on le termine. Moi j'avais tout étudié pour qu'on le fasse en vingt jours, avec des journées de huit heures. Et on n'a pas dépassé. On a eu de la chance avec la météo. Après, il faut bien choisir ses équipes, ses comédiens... Tout est lié sur l'économie d'un film. Et surtout, il faut énormément préparer. Beaucoup de films, même importants, se passent mal parce qu'ils ne sont pas bien préparés. Aujourd'hui, on est dans une économie stupide où on donne le feu vert pour tout au dernier moment, mais à ce moment là, les choses coûtent beaucoup plus cher. Il y a un grand gaspillage du fait que tout se fait dans l'urgence. Pour moi par exemple, le découpage technique de mon film est plus épais que le scénario lui-même parce que tout est prévu.

Combien de temps de préparation ?

Cinq mois, pour 20 jours de tournage. J'avais la chance de très bien connaître l'endroit où on allait tourner, donc c'était assez clair. Je suis allé trois ou quatre fois en repérage. Donc j'avais un découpage très précis. Ce qui était plus compliqué, c'était pour les bateaux. Parce que dans le scénario on avait prévu de passer de gros bateau à plus petit bateau pour que le duel entre le père et le fils soit physiquement visible : ils sont face à face, nez à nez. Donc, comme je n'avais pas un énorme budget, il fallait compter sur les bateaux disponibles. Certains partaient au carénage, d'autres en croisière... Les bassins n'étaient pas forcément ceux que je voulais, etc. Voilà, cette partie a été un peu sportive mais globalement on ne s'en est pas mal tiré.

Combien de temps de montage ?

Il y a quatre versions de montage et j'ai dû y passer entre sept et huit semaines. Le montage son est très long. Je suis très content de mon montage son. On y a passé environ cinq semaines. C'est

long, mais ce qui m'énerve souvent aujourd'hui, c'est que les films sont mixés pour la télé. On va en salle pour voir des téléfilms. « Dos à la mer » a été conçu pour la salle. L'image, le son, le mixage ont été étudiés pour une projection en salle. C'est pour ça que j'insiste beaucoup sur le fait de voir le film en salle. Ça n'a rien à voir avec un visionnage sur un écran de télé.

Le fait de tourner sur des bateaux pose-t-il des problèmes particuliers ?

Cela pose des problèmes pour le son et pour l'image. Par exemple, on tournait pas mal dans le port qui est en forme de U à La Rochelle. Là, on récupérait tout le son de réverbération des voitures et celui de l'eau bien sûr. Puis au montage, c'est très compliqué la mer : roulis, tangage, météo changeante bousculent les raccords image. C'est l'enfer au montage. Pour le son c'est pareil parce que le clapotis des vagues n'est jamais le même d'un plan à l'autre. Comme on dit dans le cinéma : « qui touche à la mer touche à la merde » ! En plus, il y a le soin particulier que l'on doit apporter au matériel.

Comment le film est distribué ?

On a pour le moment une vingtaine de salles. On a entre autres CGR qui nous fait confiance, le Saint André des Arts à Paris et pas mal de salles en province. Autant j'ai eu un très mauvais rapport avec les distributeurs autant je suis très content de l'accueil que m'ont fait les exploitants.

Le fait d'être en noir et blanc n'a-t-il pas contribué à la réticence des distributeurs ?

Non, je ne pense pas. Quand on a décidé de ne pas vous tendre la main, vous trouvez toujours un prétexte pour refuser : noir et blanc, pas de musique, pas d'acteur connu... Regardez « Ida » : un film polonais, en noir et blanc, des cadres plus qu'originaux, une histoire de nonne... vous vous dites qui va aller voir ça ? 500.000 entrées France !! Ce n'était pas gagné sur le papier...



Vous avez été aidé par le CNC ?

Non ! Comme personne ne voulait de mon film, au bout d'un an et demi, deux ans, j'ai opté pour une solution radicale. Puisque personne n'en veut, je vais le faire avec mes propres moyens. C'est ce qu'on appelle un film sauvage. Mais en fait, cela n'a rien de sauvage parce qu'on a tourné dans des conditions professionnelles normales. J'en avais marre qu'on me dise comment il fallait faire ce film pour obtenir de l'argent. Attendre le bon vouloir des commissions. J'en avais ras le bol ! Mais après ça, il fallait accepter les contraintes d'un très

petit budget. Pour le sortir notamment, ça allait être la merde ! Mais il y a un moment, le film vous parle et ce n'est pas vous qui décidez comment il doit être.



Comment s'est prise la décision du noir et blanc ?

Il a été tourné en couleur. C'est en voyant les photos des acteurs en noir et blanc que l'idée est venue. J'ai donc demandé au chef opérateur s'il était d'accord pour que l'on passe en noir et blanc. Comme il avait fait son image contraste cela ne lui posait pas de problème. C'est parti comme ça. Et en ce qui concerne le rythme du film, j'ai passé un temps fou sur la durée des trois premiers plans. Parce que pour moi, c'est ce qui impose le rythme du film. Ce n'est pas dans une logique traditionnelle de faire durer des plans comme ça. C'est un énorme risque. J'ai joué sur l'intelligence des spectateurs. Je voulais que les gens se posent des questions. Si le plan dure trois secondes, on est dans l'action. S'il est très long, on se demande : on va où ? Les personnages viennent d'où ? Qu'est-ce qui se passe, y a un mec dans le coffre ? Je voulais éviter le formatage imposé par les décideurs d'aujourd'hui. Mais c'est très dur de sortir les spectateurs de ce formatage.

N'y a-t-il pas une certaine dose d'inconscience à faire un premier long métrage en noir et blanc, sans musique, sans vedette ?

C'est-à-dire que moi je suis une double personne : je suis à la fois artiste et entrepreneur. L'entrepreneur fait en sorte que le film rentre dans ses clous. J'ai un budget, une équipe, mon rôle c'est que personne ne se blesse et qu'on rentre dans le budget. Ensuite, ma responsabilité d'artiste, c'est de proposer quelque chose d'original. Je sais que je suis dans le vrai par rapport à qui je suis et ce que je veux transmettre. Donc, tant par sa forme que par son fond, ce film, c'est moi.

Propos recueillis
par Patrick Colin

Photos Les Films du Voilier



LA BOULE NOIRE

11 décembre 2014. Les adhérents de Coolisses étaient conviés à assister à l'avant-première du téléfilm "La Boule noire" au cinéma Apollo de Rochefort en présence de l'équipe du film. Il y avait les comédiens Bernard Campan et Virginie Lemoine ainsi que le réalisateur Denis Malleval, le producteur Jean-Baptiste Neyrac et le régisseur Alexis Sarraf. Le Maire et son équipe assistait à la projection.

Nous avons pu y reconnaître plusieurs adhérents de Coolisses dans la distribution du film qui a été tourné à Surgères, Saint Jean d'Angely, Echillais, Saint Laurent de la Prée, Lagord, Saint-Léger et surtout Rochefort, avec le soutien logistique de la ville, du 4 juin au 3 juillet 2014.

"La Boule noire" est une adaptation du roman homonyme de Georges Simenon paru en 1955 aux Presses de la Cité. Simenon y raconte l'histoire de Walter Higgins qui vit dans un élégant quartier d'une petite ville de l'Est des Etats Unis. L'existence de Higgins ne se distingue en rien de celle de ses voisins mais une satisfaction manque cependant à son bonheur : son admission au Country Club dont les membres, notables de la cité, semblent s'ingénier à lui interdire l'entrée. Cette année encore, une boule noire a sanctionné le vote.

Jacques Santamaria et Denis Malleval (1) ont créé à partir de ce roman assez moyen de Simenon, une excellente adaptation. Ils ont replacé l'action au printemps 1979 et fait du héros, Vincent Ferreira, le gérant d'un grand supermarché de Rochefort. D'origine portugaise, Ferreira, espère la consécration de sa réussite en étant admis au Sporting Club de la ville. Mais le club où se retrouvent tous les notables de la ville, l'a refusé. Il ne comprend pas les raisons de ce rejet : son statut de commerçant, ses origines portugaises, sa mère devenue alcoolique? L'unanimité requise pour intégrer le club des notables lui ayant échappé d'une seule voix, il doit absolument savoir qui lui a refusé d'être comme les autres.

Notre avis :

La ligne dramatique du film est basée sur la problématique identitaire du personnage principal qui colle bien avec notre époque. Ferreira, qui est de fait un notable de la ville, a un vrai problème

de reconnaissance vis à vis de ses pairs. Il a un triple handicap pour être admis dans la bonne société : comme le héros de Simenon, il vient d'un milieu modeste, mais il est en outre d'origine portugaise (ce qui correspond bien à la réalité socio-historique de la France des années soixante-dix), il n'est donc pas « natif ». De plus il porte le poids d'une mère alcoolique dont il ne s'occupe pas beaucoup et dont il pense qu'elle ne l'a jamais aimé. Le rejet de Ferreira par les notables vient donc aggraver le mal-être du personnage en quête de reconnaissance.

Le film est très bien servi par sa distribution : Bernard Campan porte à merveille un personnage englué dans un pathos jamais outré. Virginie Lemoine qui joue sa compagne, assume parfaitement son rôle de deuxième violon, en retrait mais solide. On retrouve aussi le truculent Antoine Dulery, en pharmacien, meilleur ami du héros. Linda De Suza fait une émouvante apparition en mère portugaise et alcoolique. La fille aînée de la famille, jouée par une jeune Louise Herero très crédible, porte un personnage important qui va agir comme le révélateur de l'évolution de son père.

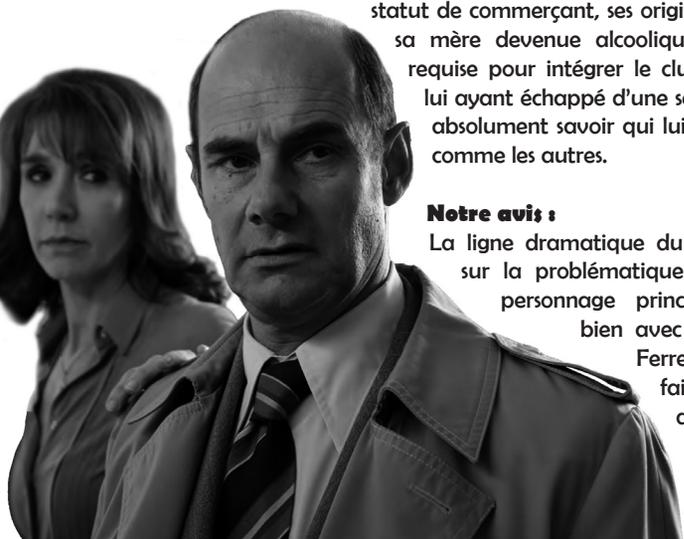
Décor et accessoires (voir encadré) fonctionnent très bien. La photo elle-même – favorisée par un temps superbe tout au long du tournage – est très habilement construite pour souligner l'évolution psychologique du personnage. Une belle réussite donc malgré le modeste budget de ce téléfilm.

"La Boule noire" sera diffusé prochainement sur France 3 à 20h45.

Patrick Colin



(1) « La boule noire » est la quatrième adaptation de Simenon par l'équipe Neyrac, Santamaria, Malleval. Les films précédents sont distribués dans un coffret par LMLR (<http://www.lmlr.fr/video>) qui contient : « Les innocents » avec Olivier Marchal, « Jusqu'à l'enfer » avec Bruno Solo et « L'escalier de fer » avec Laurent Gerra ("Meilleur Téléfilm de langue Francophone" au Festival Polar de Cognac 2014).



ALEXIS SARRAF

Réglisseur sur le téléfilm *La Boule Noire*



Après une première carrière dans l'armée, Alexis a été recruté comme réglisseur à la suite d'un stage. Un premier film en a entraîné un autre et d'un long métrage à une série télé, Alexis s'est tissé un réseau professionnel qui lui permet aujourd'hui d'enchaîner les productions. Il est engagé

en 2014 sur le téléfilm « *La Boule noire* » par le directeur de production avec lequel il a déjà travaillé plusieurs fois.

Pour ce film qui retrace une histoire de la fin des années 70, quelles difficultés particulières as-tu rencontrées ?

Dans la recherche des décors, ce qui n'a pas été simple c'est la recherche du supermarché. J'ai eu la chance d'en trouver un qui n'était pas trop modernisé à Surgères. Dans les intérieurs, ce qui est compliqué c'est qu'il y a plein d'éléments en PVC ; ce qui n'était pas le cas en 79. Ensuite, sur les extérieurs, on se heurte toujours au problème de cacher tous les éléments anachroniques comme les horodateurs, l'éclairage, etc. Après, le metteur en scène doit beaucoup s'adapter : quand on est sur un budget de téléfilm, qu'on a 1 million et demi d'euros, ce n'est pas la même chose que sur un film de 15 millions. Quand tu as de l'argent, tu peux dédommager tout le monde comme par exemple quand tu bloques une rue ; malheureusement, ce n'est pas possible pour un téléfilm. Là, bien que la production ait fait d'énormes efforts, les dédommagements se font le plus souvent avec un sourire !

Et pour les voitures alors ?

Le problème des véhicules de la fin des années 70 c'est qu'il n'y en a pas beaucoup en état de collection. C'est une époque trop récente pour que l'on en trouve chez les collectionneurs : les



Renault 20 ou les GS ne se trouvent pas facilement encore. C'est une époque bâtarde. On trouve beaucoup plus facilement des voitures de la fin des années 60, début 70, que fin 70. Sinon, on en trouve à Paris chez des loueurs, mais c'est un problème de coût...

Et vous les avez trouvées comment ?

Mon adjoint les a trouvées chez des particuliers, par annonces, ou par les clubs de voitures anciennes. Par exemple, la 604 appartenait à un monsieur de La Rochelle. C'était la voiture de son père qu'il avait conservée et entretenue.

Le décor de la maison du héros est situé à quel endroit ?

Intérieur et extérieur ne sont pas la même maison. L'extérieur est à Lagord. On a recherché une zone pavillonnaire mais avec des maisons ouvertes sur l'extérieur, sans portail devant. Il fallait aussi un réseau électrique souterrain pour la beauté de l'image. J'ai parcouru des centaines de kilomètres pour trouver cette résidence. J'ai répertorié trois ou quatre maisons chez des gens qui ont bien voulu m'ouvrir leur porte et le réalisateur en a choisi une. On a refait un peu de peinture, changé les volets qui étaient en PVC. On a donné aussi un peu de couleur pour se rapprocher du côté américain du roman de Simenon. Pour l'intérieur par contre, j'ai trouvé tout de suite une vraie maison de 400m2 dans Rochefort.

Que retires-tu comme impression de ce tournage ?

Un grand enthousiasme. Une excellente ambiance. Que ce soit en termes de production ou de mise en scène. J'ai beaucoup apprécié la personnalité de Jean-Baptiste Neyrac en tant que producteur et de Denis Malleval en tant que réalisateur et toute l'équipe qu'ils avaient recrutée. Rajouté à cela un très bon accueil de la ville de Rochefort et de toutes les villes de Charente Maritime où l'on a tourné. Notamment les services techniques, comme pour le tournage au pont transbordeur ; ce qui n'était vraiment pas évident ! C'est un de mes meilleurs souvenirs de tournage.



De G à D : Bernard Campan, Virginie Lemoine, Jean-Baptiste Neyrac, John Simenon, Denis Malleval

Tu as trouvé un appui de l'association Coolisses ?

Sa base de données est un très bon outil pour trouver des figurants, des techniciens en régie ou pour d'autres postes. En ce qui me concerne, ça m'a servi en terme d'accueil : on y a accueilli des castings et on peut notamment y installer des bureaux de production. C'est vrai qu'au-delà de l'outil, on est toujours très bien accueilli par l'équipe de Coolisses.



24 heures dans la vie d'un régisseur

Ce pourrait être le titre d'un film mettant en scène la journée type d'un régisseur et de son équipe. C'est à travers la 5ème saison d'Ainsi soient-ils, la série phare d'Arte tournée dernièrement sur l'île de Ré, que j'ai découvert un peu plus ce métier passionnant et garant de la bonne réalisation d'un tournage.

Rendez-vous pris au Bois-Plage avec Anthony Crozet, régisseur général qui m'accueille sur le tournage de la série. La météo me fait regretter la bonne grosse doudoune couvrant la plupart des techniciens et toute l'équipe Régie. Métier de terrain quel que soit le temps et la saison. Il faut tourner pour optimiser les coûts et avancer dans le strict respect des délais de réalisation. « L'expression : le temps c'est de l'argent n'a jamais été aussi vraie qu'au cinéma... », me précise Rémy Caetano un des quatre assistants régisseurs à qui je demande de me décrire une journée-type. Et c'est là que je prends toute la mesure et les exigences d'un métier se devant d'assurer le bon déroulement de n'importe quel tournage.

Être un lève-tôt

Tout d'abord, compter parmi les petits dormeurs, sachant que les régisseurs sont les premiers et les derniers à être sur le pont : « On se lève tôt. Il faut que tout soit prêt lorsque les techniciens et les comédiens arrivent, à commencer par les loges et un bon café ! En fait, on se répartit le travail sur trois postes distincts. Le runner se charge du transport des comédiens, le régisseur camion gère tous les éléments nécessaires à l'installation du matériel et des décors (qui changent tous les jours) en relation avec le régisseur plateau qui lui

assure l'interface avec les autres corps de métiers. On harmonise également la circulation dans un périmètre bien défini pour assurer la sécurité et l'accessibilité des lieux de tournage », poursuit Rémy qui travaille depuis quelques années avec Anthony Crozet. « On tourne la plupart du temps avec le même petit noyau, on se connaît bien, on est du coin, priorité aux compétences locales... » souligne Anthony. Enfant de l'île, il met, depuis une douzaine d'années, son excellente connaissance du territoire et des itinéraires routiers au service des réalisateurs venant tourner sur la Rochelle et sa région.

Faire le plein d'énergie

Arrive alors Mathieu Lacote un autre assistant sous la grande tente du catering où les comédiens et toute l'équipe de réalisation se retrouvent à heure pile pour un déjeuner maison bien chaud et consistant. Carburant indispensable au rythme soutenu et à l'énergie que requiert la réalisation d'un film dans la durée, mon cœur palpite aussi. Heureux de se retrouver à cette grande table éphémère et dans cette ambiance chaleureuse sur le parking du Bois-Plage en oubliant le vent froid venu rougir les joues. Tout est orchestré à la minute près, ne pas prendre de retard et gérer les imprévus ou demandes particulières auxquelles la Régie doit répondre dans la foulée. « Bouger

une voiture qui est dans le champ, bloquer une rue, faire ouvrir les volets d'une maison... On gère également une foule de petits détails qui ont chacun leur importance ; il faut savoir travailler dans l'urgence et avoir une mémoire d'éléphant ! » remarque Mathieu entre deux bouchées. Cohésion et réactivité, deux maîtres mots qui me viennent également à l'esprit en écoutant attentivement les membres de l'équipe venus se relayer, talkie-walkie et téléphone à portée de main.

Savoir négocier

Coté législation, Alexis Orlandini, régisseur adjoint et bras droit d'Anthony Crozet, borde entre autres les contrats et autorisations de stationnement ou d'occupation des espaces privés et publics. Un travail de négociation où la qualité du relationnel est prépondérant. « Nos principaux interlocuteurs sont les maires et leur secrétariat qui octroient les autorisations mais qui ignorent souvent tout des conditions et contraintes d'un tournage. Il faut donc communiquer sur nos intentions, rassurer, établir un rapport de confiance sachant que notre activité ne doit pas nuire à celle des autres et réciproquement. Tout cela a un coût ! Que ce soit l'indemnisation des propriétaires, le prix des places de parkings ou encore celui des transports ou de l'hébergement, nous sommes à la recherche de l'économie permanente. L'idée étant de coller au mieux au budget général qui incombe par contre au directeur de production », précise cet ancien professionnel du bâtiment qui a souhaité prendre, il y a quelques années, un nouveau cap et changer d'univers.

Valoriser les parcours

« La Régie, c'est l'école de la vie. Il n'y a pas vraiment de formation contrairement à des métiers plus techniques : ça s'apprend sur le tas. Il faut savoir se remonter les manches, être assidu, ponctuel et courageux car c'est un métier plutôt



Assurer des conditions optimales de tournage à l'équipe de réalisation.

physique dans l'ensemble, même s'il se féminise et tant mieux. Étant en charge du recrutement, il faut également bien connaître les compétences et les personnalités de chaque personne pour les faire évoluer, les tirer vers le haut ; c'est quelque chose qui me tient vraiment à cœur », conclut Alexis avec conviction. Pour ma part, j'ai découvert ici que, sous un terme générique, se profilent de nombreuses sensibilités et fonctions orchestrées minutieusement par un régisseur général et son adjoint soucieux de faire jouer au mieux cette incroyable partition qui fait la réussite des petits et grands tournages.

En attendant impatiemment la sortie de cette Saison 3 qui demeure, pour le moment, dans le giron bien gardé des coulisses d'Arte.

Texte et photos de Caroline PINON



Une partie de l'équipe Régie (de gauche à droite) : Remy Caetano, Alexis Orlandini, Anthony Crozet, Lorine Plagnol et Mathieu Lacote.



STUDIOS DE LA ROCHELLE :

L'entreprise TSF, bien connue des professionnels de l'audiovisuel, est installée à La Rochelle depuis 2013. En septembre 2014, à l'occasion du Festival de fiction TV de La Rochelle, TSF annonce officiellement qu'elle prend la direction des Studios de l'Océan, jusque là gérés par Mativi. A Bègles, siège régional de TSF, nous avons interrogé Nathalie Goutas, directrice régionale, sur la stratégie que compte mener son entreprise avec cette acquisition.

Nathalie qu'est ce qui a prévalu dans le choix de la reprise des studios de l'Océan par TSF ?

TSF et Thierry de Ségonzac son PDG, souhaitent pouvoir mettre en région tout ce qu'il faut pour délocaliser les tournages centrés sur Paris et avoir des studios pour permettre aux productions de trouver en région, prestataires, moyens techniques, etc. C'est un challenge puisqu'on sait que les Studios de l'Océan, désormais rebaptisés les Studios de La Rochelle, ne fonctionnait pas trop bien. Mais on a voulu se donner les moyens, étant déjà sur place avec notre espace Ciné Boutique pour la location de matériel. On s'est dit que c'était bien de pouvoir offrir, comme ici à Bègles, un pool complet. D'autant que certains lieux en province, comme en Aquitaine ou à La Rochelle, offrent beaucoup de possibilités de tournages, de décors, de techniciens. Donc, tout ça mis bout à bout, la facilité d'accès depuis Paris avec des studios à deux minutes de la gare, cela faisait plein d'atouts pour inciter un peu plus les productions à aller tourner en province.



Vous avez déjà un studio à Bordeaux, donc à une distance quasi égale de Paris, qu'est-ce qui vous a emmené à prendre un second studio sur la façade atlantique ?

Tout d'abord, ce n'est pas la même région... pour l'instant du moins. Donc, en termes de subventions, quand les productions s'adressent à l'Aquitaine, ils peuvent aussi faire une demande à la Charente-Maritime si cela les arrange. Et puis ce sont deux offres différentes : ici en Aquitaine, c'est un studio de 400 m2 qui dispose d'un cyclo 3 phases, avec un grill motorisé, donc avec une spécificité technique bien particulière. Ceux de La Rochelle sont plus grands, 900 et 550 m2 avec un atelier déco, etc. mais techniquement moins pointus. Les deux peuvent être complémentaires et avec le nouveau découpage des régions les deux vont se retrouver dans la même région. Si l'un est pris, l'autre pourra prendre le relais.

Comment s'est réalisée votre étude d'implantation ? Vous avez interrogé les producteurs, vous avez travaillé d'expérience ?

Là c'est plutôt d'expérience, parce que ça c'est



TSF PREND LA MAIN

fait assez vite. On connaissait La Rochelle et les studios et cela faisait partie de notre stratégie de développement. Donc, ça a été plus au feeling. Et puis TSF a un carnet d'adresses assez conséquent de producteurs, de productions au niveau des chaînes, donc nous allons faire des campagnes de promotion de ce nouvel outil auprès de tous nos contacts.

Est-ce que le fait qu'il y ait, au travers d'une association comme Coolisses, un vivier de techniciens et de figurants répertorié est un atout pour vous ?

Oui tout à fait. Pour les productions, c'est extrêmement important de savoir où on va. Moi, j'ai été directrice de production pendant de longues années, donc je sais quels sont les impératifs d'un tournage, d'une préparation et de se dire dans un endroit où il y a rien, il va falloir tout trouver, c'est angoissant. Les préparations sont de plus en plus courtes alors, arriver dans une région où on peut disposer d'un listing de techniciens - des gens qui ont déjà fait de la construction sur plateau, par exemple - et avoir un interlocuteur comme Coolisses, c'est déjà une mise en confiance formidable pour le producteur qui cherche un lieu de tournage.

Est-ce qu'en termes de tarif c'est intéressant de tourner à La Rochelle ou à Bordeaux par rapport à Paris ?

Indépendamment du fait que les productions qui viennent en Région ont généralement des subventions, on essaye de se positionner pour que le surcoût du déplacement ne soit pas un handicap.

Vous avez une grille tarifaire ?

Oui bien sûr, mais on s'adapte. Par exemple, ici, j'ai accueilli des petits courts métrages qui avaient très peu de moyens. Je préfère que les plateaux vivent, qu'on puisse parler d'eux dans la presse, sur un site, qu'ils soient connus et que cela donne envie de venir y tourner.

Quel contrat vous avez passé avec la ville de La Rochelle ?

On est simplement locataire. On a juste racheté

les investissements de Mativi en matériel et en mobilier.

Vous comptez faire une opération de communication bientôt à La Rochelle pour amorcer la promotion du studio ?

Nous ferons une petite opération de communication, sans doute courant janvier, pour faire connaître les studios à ceux qui ne les connaissent pas encore et reprendre contact avec les autres.

Vous êtes organisés comment à TSF ?

La maison mère est à Paris. Il y a TSF Marseille, Nice, Lyon, la Belgique et puis Bordeaux et La Rochelle. Personnellement, je suis responsable de la région Aquitaine et en plus, récemment, de La Rochelle. Nous sommes prestataires de services et de matériels mais on peut aussi être prescripteurs. Par exemple, si on dit à un producteur : « pourquoi tu ne viendrais pas tourner à la Rochelle, la région Poitou-Charentes étant assez accueillante aux niveaux des aides aux productions et tu vas y trouver tout ce qui faut pour tourner », il va y réfléchir à deux fois si son scénario n'imposait pas une région spécifique.

C'est vous qui avez directement les contacts avec les productions ou vous avez des relais sur Paris ?

Les deux. On a des relais sur Paris mais, compte tenu de mon passé de directrice de production, les producteurs me connaissent et m'appellent directement. Ils se renseignent non seulement sur nos prestations mais aussi sur la région, les techniciens, sur tout l'environnement qui peut sécuriser un tournage. Comme le tournage que l'on va faire en mars à La Rochelle avec JLA par exemple où j'ai été appelée directement par le producteur que je connais bien.

Reste à travailler maintenant pour attirer une série « Plus belle La Rochelle » dans les studios de La Rochelle !

On va tous y travailler.

Une production
Coolisses - Université de La Rochelle
L'Ancre et la plume
Mageau création édition - La Gerbe de blé

Samael



**Vous aussi rejoignez les internautes
afin de participer à l'enquête
et retrouver Emilie avant qu'il ne soit trop tard !**

**Fiction interactive
entièrement gratuite
du début à la fin !**

**Lancement national
sur www.sauvez-emilie.com
le 30 mars 2015**